



Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

19 | 2014

Varia

Moses I. Finley et les historiens français de l'Antiquité

Claude Mossé



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/4496>

DOI : 10.4000/anabases.4496

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2014

Pagination : 15-20

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Claude Mossé, « Moses I. Finley et les historiens français de l'Antiquité », *Anabases* [En ligne], 19 | 2014, mis en ligne le 01 avril 2017, consulté le 20 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/4496> ; DOI : 10.4000/anabases.4496

Moses I. Finley et les historiens français de l'Antiquité

CLAUDE MOSSÉ

DANS L'ARTICLE QU'IL ÉCRIVIT peu avant sa mort pour le livre *Athènes et le politique*, Vernant dit à mon propos que j'avais ouvert aux premiers membres du Centre « la voie vers Cambridge et vers Finley¹ ». Avant d'aborder la question de la réception de Finley en France, et singulièrement du rôle qu'a joué le Centre Louis Gernet dans cette réception, j'évoquerai ce que fut pour moi notre rencontre à Aix-en-Provence, en 1962.

C'est Édouard Will qui m'avait invitée à participer à cette « Deuxième conférence internationale d'Histoire économique », non pas en tant que rapporteur, mais selon une pratique qui commençait à se développer dans les rencontres internationales, avec la charge de commenter le rapport. J'étais très impressionnée, car, enseignant depuis quinze ans en province, à Rennes puis à Clermont-Ferrand, j'étais un peu coupée du milieu parisien. En revanche je connaissais de l'œuvre de Finley sa thèse publiée aux États-Unis en 1952 et intitulée : *Studies in Land and Credit in Ancient Athens. The Horoi Inscriptions (500-200 B.C.)*. Cette thèse m'avait particulièrement intéressée. Ayant choisi pour sujet de ma propre thèse ce que l'on appelait alors le « déclin » de la cité grecque au IV^e siècle, j'étais partie de l'hypothèse concernant Athènes que ce déclin affectait le monde rural, comme en témoignait la réapparition de ces bornes (*horoi*) que Solon, dans les fragments de ses poèmes cités par l'auteur de la *Constitution d'Athènes* et par Plutarque, se vantait d'avoir arrachées, libérant les hommes et la terre de la servitude. Or la thèse de Finley démontrait que les *horoi* du IV^e siècle étaient placés sur

1 J.-P. VERNANT, « Claude Mossé », in P. SCHMITT PANTEL et F. DE POLIGNAC, *Athènes et le politique. Dans le sillage de Claude Mossé*, Paris, 2007, p. 15.

des domaines importants comme l'attestait le montant de la dette qu'ils garantissaient, dette permettant de verser une dot, de s'acquitter d'une liturgie ou d'une *proeisphora*. Autrement dit, ces *horoi* n'étaient nullement la preuve d'un endettement massif des petits paysans, ce que confirme le fait qu'Athènes ait ignoré au IV^e siècle toute revendication d'un partage des terres ou d'une abolition des dettes. La paix sociale y régna au moins jusqu'en 322.

J'avais donc, à la veille de rencontrer Finley, nuancé assez sensiblement mon interprétation d'une « crise » qui aurait entraîné l'affaiblissement politique d'Athènes². Mais, sans le savoir, j'avais également pris en compte dans ma thèse un autre aspect de l'œuvre de Finley qui était au cœur même du sujet que nous devons traiter à Aix, le rapport entre le commerce et la politique de la cité. Là encore l'historiographie française était, dans le débat qu'Éd. Will avait évoqué dans son article des *Annales* de 1954, plutôt du côté « moderniste³ ». J'avais essayé, en analysant les conditions du développement du commerce athénien du IV^e siècle, à partir des plaidoyers civils démosthéniens et des précieuses préfaces de Louis Gernet, de déceler les conséquences de ce développement sur l'évolution de la société. Il s'agissait en particulier de définir le statut de ces trois types de « commerçants » évoqués dans les textes : *emporoi*, *naukleroi* et *kapeloi*, de déceler dans quelle mesure ils étaient membres de la communauté civique, étrangers, résidents ou de passage. J'avais lu avec intérêt l'article d'un certain Moses Finkelstein, publié en 1935, qui démontrait clairement que ces marchands, et singulièrement les *emporoi* qui se livraient au grand commerce, n'étaient pas de « riches capitalistes », mais, citoyens ou étrangers, des gens souvent contraints d'emprunter pour se procurer la cargaison avec laquelle ils partiraient du Pirée pour l'échanger contre du blé dans le Pont, en Égypte ou en Sicile⁴. Là encore, la lecture de cet article m'avait évité de tomber dans le « modernisme » alors quasi général en France. J'ignorais que Moses Finkelstein et Moses Finley étaient une seule et même personne.

Cependant, alors que ma thèse venait d'être publiée aux Presses Universitaires de France, j'étais curieuse de connaître ce professeur de Cambridge, dont la thèse m'avait impressionnée, et heureuse d'avoir la possibilité de discuter avec lui de problèmes sur lesquels je ne cessais de m'interroger. La rencontre eut lieu dans le salon de l'hôtel du Roi René où étaient logés les congressistes. J'avais reçu un petit mot de Moses Finley qui souhaitait me rencontrer avant la réunion. Je garde le souvenir de cette rencontre comme si c'était hier. Je m'attendais à voir arriver un personnage un peu solennel. Je

2 Voir mon article : C. MOSSÉ, « La vie économique à Athènes au IV^e siècle. Crise ou renouveau ? », in F. SARTORI (éd.), *Praelectiones Patavinae*, Rome 1972, p. 135-144, que Finley joindra au texte de ma thèse lorsqu'il la rééditera en 1979 dans la collection qu'il dirigeait chez Arno Press.

3 Éd. WILL, « Trois quarts de siècle de recherches sur l'économie grecque antique », *Annales ESC* 9 (1954), p. 7-22.

4 M. I. FINKELSTEIN, « *Emporos, Naukleros and Kapelos : Prolegomena to the studies of Athenian Trade* », *Classical Philology* 30 (1935), p. 320-336.

vis entrer un homme d'allure jeune et portant sous une veste de tweed une chemise rouge... Du coup, ma timidité disparut, et ce fut une rencontre merveilleuse, prélude d'une amitié qui durerait plus d'un quart de siècle jusqu'à notre dernière rencontre au printemps 1986, quelques jours avant sa mort.

Je ne vais évidemment pas m'attarder sur sa communication, non plus que sur ma réponse. Je les évoquerai brièvement. Le thème retenu, *Trade and Politics*, avait pour objet de revenir sur le débat entre « primitivistes » et « modernistes » dont Will avait fait le bilan dans son article de 1954⁵. Will avait montré qu'une troisième voie était possible, suggérée par Hasebroeck dans son livre paru en 1928, *Staat und Handel im alten Griechenland*, à savoir replacer l'étude de la vie économique dans le cadre de la *polis*. Le livre de Hasebroeck avait été presque automatiquement classé comme « primitiviste » par les principaux recenseurs. Finley, quant à lui, pensait, que la proposition de Hasebroeck avait été déjà formulée sous une forme plus subtile par Max Weber quand il avait défini la cité antique comme une cité de « consommateurs⁶ ». Autrement dit, même si l'activité commerçante avait une certaine ampleur dans quelques cités grecques (Corinthe au VI^e siècle, Athènes au V^e et au IV^e siècles), cela n'impliquait pas l'existence d'un « marché » au sens moderne du terme, où les importations devaient équilibrer les exportations, et où leur rapport déterminait la fixation des prix. Pour comprendre ce qu'était la politique commerciale des anciens Grecs, il fallait élaborer un modèle, à partir duquel se poserait un certain nombre de questions. Ayant démontré comment avait été construite, par des exemples empruntés au récit de Thucydide, une image quasi « capitaliste » des échanges au V^e siècle, image qui devait être rejetée, Finley dressait un programme en neuf points que je résume rapidement : étude des produits importés (de première nécessité ou de luxe), des peuples avec lesquels s'établissaient des relations commerciales, relation entre les activités économiques et les structures de la société, rôle de l'État comme commerçant lui-même (par la vente du butin par exemple), intervention de la cité dans la régulation du commerce (avec le cas particulier de ce que Polanyi appelait les *ports of trade*), place des étrangers dans ce commerce, importance de l'archéologie comme source, enfin problème de la fixation des prix.

Dans mon commentaire je reprenais d'abord les critiques formulées par Finley à l'encontre de certains travaux contemporains qui, méconnaissant la question posée par Hasebroeck, s'attachaient à la seule analyse des « faits » pour en tirer des conclusions dans une optique « moderniste ». Cet échec était lié en partie au fait que le problème n'avait été posé que partiellement par Hasebroeck. Pour expliquer la politique d'une cité dans ses aspects économiques, il fallait prendre en compte la structure sociale de cette cité, la possibilité d'action des différents groupes sociaux sur la politique de la cité et les intérêts de ces différents groupes. J'avais alors évoqué les conclusions auxquelles

5 Deuxième conférence internationale d'histoire économique, Aix, 1962, Paris, 1965 (réédition Arno Press, 1979).

6 M. WEBER, *Wirtschaft und Gesellschaft*, 5^e édition, Tübingen, 1972.

j'étais parvenue dans mon livre à propos de la politique d'Athènes au IV^e siècle, conclusions provisoires concernant la période qui suit l'effondrement définitif des prétentions athéniennes à l'hégémonie. J'avais ensuite repris quelques-unes des perspectives de recherches proposées par Finley, en mettant l'accent sur la nécessité de préciser le vocabulaire. Je retrouvais en effet dans la relation de Finley des questions que je m'étais posées en rédigeant ma thèse et auxquelles j'avais tenté d'apporter des réponses sur lesquelles il fallait revenir en prenant en compte les propositions de recherche qu'il avait formulées.

La discussion se prolongea après la séance et je fus particulièrement heureuse lorsque, à l'issue du déjeuner que nous prîmes ensemble, et où il me présenta à son voisin qui n'était autre qu'Arnaldo Momigliano, il m'invita à venir faire une conférence à Cambridge. Ce fut le début de relations amicales étroites, de rencontres fréquentes, à Cambridge ou à Paris, et d'une correspondance que j'ai précieusement conservée.

Ce fut peu après que j'eus l'occasion de mieux connaître Jean-Pierre Vernant. En effet, bien qu'enseignant toujours à Clermont, je m'étais installée à Paris, à la fois pour me rapprocher de ma famille et être davantage présente aux diverses rencontres, singulièrement celles qui étaient organisées par la revue *La Pensée*. C'est au cours de l'une d'entre elles, consacrée à la discussion d'un article de Charles Parain sur : « Les caractères spécifiques de la lutte des classes dans l'Antiquité classique⁷ », que je pris conscience de ce que Jean-Pierre Vernant allait représenter pour moi. Il présidait la réunion, et lors de la discussion, il évoqua ma thèse et en fit une lecture qui m'éblouit. D'autres que moi ont fait cette expérience que j'ai souvent évoquée depuis : on découvrait à l'entendre des prolongements d'une clarté étonnante à ce qu'on avait tenté d'exprimer plus ou moins maladroitement. C'est ainsi que je fus associée à la création en 1964 du Centre de recherches comparées sur les sociétés anciennes, et au programme qui devait aboutir à la publication en 1968 des *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, sous la direction de Jean-Pierre Vernant. Parmi les nombreux articles rassemblés figurait un article de Finley intitulé « Sparte⁸ ».

Quel rôle ai-je joué dans l'introduction de Finley dans le programme du Centre ? Je rappellerai seulement deux rencontres. La première eut lieu à Munich en 1965 : les Vidal-Naquet, les Finley et moi y étions réunis par un colloque, et nous visitâmes ensemble le camp de Dachau. La seconde se déroula à Brno, alors en Tchécoslovaquie. On était à la veille du « Printemps de Prague », et cette fois c'est avec Jean-Pierre Vernant que nous retrouvâmes les Finley. Il faut aussi rappeler que Pierre Vidal-Naquet publia en 1965 son grand article sur Finley⁹. Et c'est aussi à son initiative que furent à

7 Ch. PARAIN, « Les caractères spécifiques de la lutte des classes dans l'Antiquité classique », *La Pensée* 108 (1963), p. 3-25.

8 J.-P. VERNANT (dir.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, 1968.

9 P. VIDAL-NAQUET, « Économie et société dans la Grèce ancienne : l'œuvre de Moses Finley », repris dans *La démocratie grecque vue d'ailleurs*, Paris, 1990, p. 55-94.

partir de ce moment traduits en français les livres déjà publiés ou qui paraîtraient dans les années suivantes et jusqu'à la mort de Finley.

L'historien de Cambridge était désormais associé au Centre, et c'est à lui que serait confiée la préparation d'un colloque sur les « Problèmes de la terre » qui se tiendrait à Royaumont en 1969. Les échanges entre Cambridge et Paris se multiplièrent. Moi-même je me rendis à Cambridge lorsque Finley entreprit de faire traduire par Janet Lloyd mon petit « Que sais-je » sur *Le travail en Grèce et à Rome* qui parut en 1969, premier volume de la collection qu'il dirigeait sous le titre « Ancient Culture and Society¹⁰ ». Je devais y retourner à plusieurs reprises, en particulier accompagnée une fois par mon équipe de Vincennes. J'enseignais en effet depuis janvier 1969 dans cette université expérimentale, née de Mai 68. Et j'inviterai Finley à venir parler de son *Monde d'Ulysse*¹¹. Ce fut une rencontre mémorable devant des étudiants qui avaient lu le livre et ne cessaient de poser des questions qu'il jugea tout à fait pertinentes, à ma grande satisfaction.

Désormais les rencontres se multiplièrent entre Cambridge et Paris, et nombreux furent les membres du Centre invités à parler dans cette prestigieuse université. Mais je voudrais pour terminer évoquer deux rencontres qui symbolisent l'importance de la réception de Finley en France. La première eut lieu à Rome, à l'initiative de deux amis italiens, Carmine Ampolo et Giuseppe Pucci, à l'occasion de la traduction en italien de *Ancient Slavery and Modern Ideology*. Les réunions se déroulèrent à l'École française de Rome dont Georges Vallet était directeur. Les Actes seraient publiés dans une nouvelle revue, *Opus*, dont le premier numéro parut en 1982¹². Ce fut Finley lui-même qui tira les conclusions des débats. Il expliqua pourquoi il rejetait concernant l'esclavage antique à la fois le positivisme qui prétend s'appuyer sur les « faits » et ce qu'il appelle *the philological method* qui privilégie les textes, pour leur opposer ce qu'il tient pour le principe de toute enquête historique, l'élaboration d'un modèle (ou d'un idéaltype), et l'examen des questions qu'il soulève. Autrement dit, distinguer l'esclavage-marchandise (*chattel slavery*) des autres formes de dépendance, et tenter de reconstituer les conditions de son apparition et les questions que soulève son évolution. Définir ensuite ce qu'on peut entendre par une société esclavagiste, et mettre en valeur le fait que pendant toute l'Antiquité ce que Finley appelait *the free self employed labour* coexiste avec le travail dépendant dans des proportions plus ou moins grandes sur lesquelles il faudrait revenir comme l'a évoqué ce débat. Pour les esclaves marchandises, le problème n'est pas celui du nombre, mais de savoir qui étaient leurs possesseurs et quel rôle ils jouaient. D'où le rejet de l'expression « mode de production esclavagiste », de même que de la notion de productivité plus ou moins grande du travail des esclaves, pour aboutir à la

10 C. MOSSÉ, *The Ancient World at Work*, Londres, 1969.

11 M. I. FINLEY, *The World of Odysseus*, New York, 1954. Traduction française *Le monde d'Ulysse*, Paris, 1969.

12 *Opus, Rivista internazionale per la storia economica e sociale dell'Antichità* 1 (1982).

conclusion que « les transformations et le déclin d'une force de travail créée par des pulsions extra-économiques étaient les réponses à des développements extra-économiques ». Autrement dit, pour l'esclavage comme pour l'économie, le modèle était la cité, cette forme originale qui caractérise l'Antiquité gréco-romaine¹³.

L'autre rencontre à laquelle je ferai allusion eut lieu à Paris, du 22 au 24 septembre 1988, au Collège de France, deux ans après la mort de Finley. Organisée par Jean Andreau et François Hartog, elle avait pour thème : « La cité antique à partir de l'œuvre de M.I. Finley ». Finley n'avait jamais rien écrit sur « la cité antique » en général, mais celle-ci « comme réalité et comme problème » fut au cœur de sa démarche.

C'est ce que s'attachèrent à démontrer les différents intervenants, même si tous n'adhéraient pas au « modèle » qu'il avait mis en place. Les réserves portaient essentiellement sur trois points : l'importance relative accordée au commerce, le parallèle parfois artificiel entre cités grecques et Rome, enfin la quasi-absence du monde hellénistique. Il n'en demeure pas moins que c'est à Paris qu'avait été rendu cet hommage à l'œuvre de Finley, hommage auquel s'étaient joints des chercheurs venus de différentes universités étrangères. Et le lieu même où s'était déroulée la rencontre, le Collège de France, symbolisait bien le lien qui unissait Finley aux historiens français de l'Antiquité.

C'est la revue *Opus* qui publia les différentes communications (*Opus* VI-VIII 1987/1989), comme elle l'avait fait lors du colloque tenu à Rome en 1981. On y trouvera par ailleurs un appendice dû à Riccardo Di Donato, qui présente quelques textes empruntés aux archives de Finley, dont une correspondance avec Karl Polanyi datant de 1954, document précieux pour retracer l'évolution du parcours intellectuel de Finley, à un tournant particulièrement important de sa vie.

Que reste-t-il aujourd'hui, un quart de siècle plus tard, de cette œuvre qui a tenu une place si importante dans notre démarche d'historiens de l'Antiquité ? C'est bien à cette interrogation que doit répondre cette journée de travail consacrée à « La réception de l'œuvre de Finley en France ».

Claude MOSSÉ

17, rue Mesnil
75116 Paris

13 Finley reprenait ainsi l'essentiel des conclusions de son article « Aristotle and economic analysis », *Past and Present* 47 (1951), p. 135-143.